

Olympe de Gouges, Déclaration des droits de la femme et de la citoyenne, 1791.

Préambule

Les mères, les filles, les sœurs, représentantes de la nation, demandent d'être constituées en Assemblée nationale. Considérant que l'ignorance, l'oubli ou le mépris des droits de la femme, sont les seules causes des malheurs publics et de la corruption des gouvernements, ont résolu d'exposer dans une déclaration solennelle, les droits naturels inaliénables et sacrés de la femme, afin que cette déclaration, constamment présente à tous les membres du corps social, leur rappelle sans cesse leurs droits et leurs devoirs, afin que les actes du pouvoir des femmes, et ceux du pouvoir des hommes, pouvant être à chaque instant comparés avec le but de toute institution politique, en soient plus respectés, afin que les réclamations des citoyennes, fondées désormais sur des principes simples et incontestables, tournent toujours au maintien de la Constitution, des bonnes mœurs, et au bonheur de tous. En conséquence, le sexe supérieur, en beauté comme en courage, dans les souffrances maternelles, reconnaît et déclare, en présence et sous les auspices de l'Être suprême, les Droits suivants de la Femme et de la Citoyenne.

Article premier. La Femme naît libre et demeure égale à l'homme en droits. Les distinctions sociales ne peuvent être fondées que sur l'utilité commune.

Article 2. Le but de toute association politique est la conservation des droits naturels et imprescriptibles de la Femme et de l'Homme. Ces droits sont la liberté, la propriété, la sûreté, et surtout la résistance à l'oppression.

Article 3. Le principe de toute souveraineté réside essentiellement dans la Nation, qui n'est que la réunion de la Femme et de l'Homme : nul corps, nul individu, ne peut exercer d'autorité qui n'en émane expressément.

Article 4. La liberté et la justice consistent à rendre tout ce qui appartient à autrui ; ainsi l'exercice des droits naturels de la femme n'a de bornes que la tyrannie perpétuelle que l'homme lui oppose ; ces bornes doivent être réformées par les lois de la nature et de la raison.

Article 5. Les lois de la nature et de la raison défendent toutes actions nuisibles à la société ; tout ce qui n'est pas défendu par ces lois, sages et divines, ne peut être empêché, et nul ne peut être contraint à faire ce qu'elles n'ordonnent pas.

Article 6. La loi doit être l'expression de la volonté générale ; toutes les Citoyennes et Citoyens doivent concourir personnellement ou par leurs représentants, à sa formation ; elle doit être la même pour tous : toutes les Citoyennes et tous les Citoyens, étant égaux à ses yeux, doivent être également admissibles à toutes dignités, places et emplois publics, selon leurs capacités, et sans autres distinctions que celles de leurs vertus et de leurs talents.

Article 10. Nul ne doit être inquiété pour ses opinions mêmes fondamentales, la femme a le droit de monter sur l'échafaud ; elle doit avoir également celui de monter à la Tribune ; pourvu que ses manifestations ne troublent pas l'ordre public établi par la loi.

Postambule

Femme, réveille-toi ; le tocsin de la raison se fait entendre dans tout l'univers ; reconnais tes droits. Le puissant empire de la nature n'est plus environné de préjugés, de fanatisme, de superstition et de mensonges. Le flambeau de la vérité a dissipé tous les nuages de la sottise et de l'usurpation. L'homme esclave a multiplié ses forces, a eu besoin de recourir aux chaînes pour briser ses fers. Devenu libre, il est devenu injuste envers sa compagne. Ô femmes ! Femmes, quand cesserez-vous d'être aveugles ? Quels sont les avantages que vous recueillez dans la révolution ? Un mépris plus marqué, un dédain plus signalé. Dans les siècles de corruption vous n'avez régné que sur la faiblesse des hommes. Votre empire est détruit ; que vous reste-t-il donc ? La conviction des injustices de l'homme. La réclamation de votre patrimoine, fondée sur les sages décrets de la nature ; qu'auriez-vous à redouter pour une si belle entreprise ? Le bon mot du Législateur des noces de Cana ? Craignez-vous que nos Législateurs français, correcteurs de cette morale, longtemps accrochée aux branches de la politique, mais qui n'est plus de saison, ne vous répètent : femmes, qu'y a-t-il de commun entre vous et nous ? Tout, auriez-vous à répondre. S'ils s'obstinent, dans leur faiblesse, à mettre cette inconséquence en contradiction avec leurs principes ; opposez courageusement la force de la raison aux vaines prétentions de supériorité ; réunissez-vous sous les étendards de la philosophie ; déployez toute l'énergie de votre caractère, et vous verrez bientôt ces orgueilleux, non serviles adorateurs rampants à vos pieds, mais fiers de partager avec vous les trésors de l'Être Suprême. Quelles que soient les barrières que l'on vous oppose, il est en votre pouvoir de les affranchir ; vous n'avez qu'à le vouloir. Passons maintenant à l'effroyable tableau de ce que vous avez été dans la société ; et puisqu'il est question, en ce moment, d'une éducation nationale, voyons si nos sages Législateurs penseront sainement sur l'éducation des femmes. Les femmes ont fait plus de mal que de bien. La contrainte et la dissimulation ont été leur partage. Ce que la force leur avait ravi, la ruse leur a rendu ; elles ont eu recours à toutes les ressources de leurs charmes, et le plus irréprochable ne leur résistait pas. Le poison, le fer, tout leur était soumis ; elles commandaient au crime comme à la vertu. Le gouvernement français, surtout, a dépendu, pendant des siècles, de l'administration nocturne des femmes ; le cabinet n'avait point de secret pour leur indiscrétion ; ambassade, commandement, ministère, présidence, pontificat, cardinalat ; enfin tout ce qui caractérise la sottise des hommes, profane et sacré, tout a été soumis à la cupidité et à l'ambition de ce sexe autrefois méprisable et respecté, et depuis la révolution, respectable et méprisé.

Flora Tristan, *L'Union ouvrière*, 1843

Aux Ouvriers et aux Ouvrières Ouvriers et Ouvrières

Écoutez-moi. – Depuis vingt-cinq ans les hommes les plus intelligents et les plus dévoués ont consacré leur vie à la défense de votre sainte cause ; ils ont, par des écrits, des discours, des rapports, des mémoires, des enquêtes, des statistiques, signalé, constaté, démontré au gouvernement et aux riches que la classe ouvrière est, en l'état actuel des choses, placée matériellement et moralement dans une situation intolérable de misère et de douleur ; – ils ont démontré que, de cet état d'abandon et de souffrance, il résultait nécessairement que la plupart des ouvriers, aigris par le malheur, abrutis par l'ignorance et un travail excédant leurs forces, devenaient des êtres dangereux pour la société ; – ils ont prouvé au gouvernement et aux riches que non seulement la justice et l'humanité imposaient le devoir de venir au secours des classes ouvrières par une loi sur l'organisation du travail, mais que même l'intérêt et la sûreté générale réclamaient impérieusement cette mesure. – Eh bien ! depuis vingt-cinq ans, tant de voix éloquents n'ont pu parvenir à éveiller la sollicitude du gouvernement sur les dangers que court la société en face de 7 à 8 millions d'ouvriers exaspérés par la souffrance et le désespoir, et dont un grand nombre se trouvent placés entre le suicide... ou le vol !...

Ouvriers, que peut-on dire maintenant pour la défense de votre cause ?... Depuis vingt-cinq ans, tout n'a-t-il pas été dit et redit sous toutes les formes jusqu'à satiété ? Il n'y a plus rien à dire, plus rien à écrire, car votre malheureuse position est bien connue de tous. Il ne reste qu'une chose à faire : agir en vertu des droits inscrits dans la Charte.

Or, le jour est venu où il faut agir et c'est à vous, à vous seuls, qu'il appartient d'agir dans l'intérêt de votre propre cause. – Il y va pour vous de la vie... ou de la mort ! de cette mort horrible qui tue à chaque instant : la misère et la faim !

Ouvriers, cessez donc d'attendre plus longtemps l'intervention qu'on réclame pour vous depuis vingt-cinq ans. L'expérience et les faits vous disent assez que le gouvernement ne peut ou ne veut pas s'occuper de votre sort quand il est question de l'améliorer. – De vous seuls il dépend de sortir, si vous le voulez fermement, du dédale de misères, de douleurs et d'abaissement où vous languissez. Voulez-vous assurer à vos enfants le bénéfice d'une bonne éducation industrielle, et à vous-mêmes la certitude du repos dans votre vieillesse ? – Vous le pouvez.

Votre action, à vous, ce n'est pas la révolte à main armée, l'émeute sur la place publique, l'incendie ni le pillage. – Non ; car la destruction, au lieu de remédier à vos maux, ne ferait que les empirer. Les émeutes de Lyon et de Paris sont venues l'attester. – Votre action, à vous, vous n'en avez qu'une légale, légitime, avouable devant Dieu et les hommes : – C'est l'UNION UNIVERSELLE DES OUVRIERS ET DES OUVRIÈRES.

Ouvriers, votre condition dans la société actuelle est misérable, douloureuse : – en bonne santé, vous n'avez pas droit au travail ; – malades, infirmes, blessés, vieux, vous n'avez pas même droit à l'hôpital ; – pauvres, manquant de tout, vous n'avez pas droit à l'aumône, car la mendicité est défendue par la loi. – Cette situation précaire vous plonge dans l'état sauvage où l'homme, habitant des forêts, est obligé chaque matin de songer au moyen de se procurer la nourriture de la journée. – Une semblable existence est un véritable supplice. Le sort de l'animal qui rumine dans l'étable est mille fois préférable au vôtre ; il est sûr, lui, de manger le lendemain ; son maître lui garde dans la grange de la paille et du foin pour l'hiver. Le sort de l'abeille, dans son trou d'arbre, est mille fois préférable au vôtre. Le sort de la fourmi, qui travaille en été pour vivre tranquille en hiver, est mille fois préférable au vôtre. – Ouvriers, vous êtes malheureux, oui, sans doute ; mais, d'où vient la principale cause de vos maux ?... Si une abeille et une fourmi, au lieu de travailler de concert avec les autres abeilles et fourmis à approvisionner la demeure commune pour l'hiver, s'avisait de se séparer et de vouloir travailler seules, elles aussi mourraient de froid et de faim dans leur coin solitaire. Pourquoi donc restez-vous dans l'isolement ?... – Isolés, vous êtes faibles et tombez accablés sous le poids des misères de toutes sortes ! – Eh bien ! sortez de votre isolement : unissez-vous ! L'union fait la force. Vous avez pour vous le nombre, et le nombre, c'est beaucoup.

Je viens vous proposer une union générale entre les ouvriers et ouvrières, sans distinction de métiers, habitant le même royaume : union qui aurait pour but de CONSTITUER LA CLASSE OUVRIÈRE et d'élever plusieurs établissements (Palais de l'UNION OUVRIÈRE), répartis également dans toute la France. Là seraient élevés des enfants des deux sexes de six à dix-huit ans, et on y recevrait les ouvriers infirmes ou blessés et les vieillards.

(...)

Ouvriers, il faut donc sortir au plus vite de cette voie de division et d'isolement où vous êtes, et marcher courageusement et fraternellement dans l'unique voie qui vous convienne, – l'union. – Le projet d'union que j'ai conçu repose sur une base large et son esprit est capable de satisfaire pleinement aux exigences morales et matérielles d'un grand peuple.

Quel est le but et quel sera le résultat de l'union universelle des ouvriers et ouvrières ?

Elle a pour but :

- 1- De CONSTITUER L'UNITÉ compacte, indissoluble de la CLASSE OUVRIÈRE ;
- 2- de rendre, au moyen d'une cotisation volontaire donnée par chaque ouvrier, L'UNION OUVRIÈRE propriétaire d'un capital énorme ;
- 3- d'acquérir, au moyen de ce capital, une puissance réelle, celle de l'argent ;
- 4- au moyen de cette puissance, de prévenir la misère et d'extirper le mal dans sa racine, en donnant aux enfants de la classe ouvrière une éducation solide, rationnelle, capable d'en faire des hommes et des femmes instruits, raisonnables, intelligents et habiles dans leur profession ;
- 5- de récompenser le travail tel qu'il doit l'être, grandement et dignement.

(...)

71- Les résultats que doit avoir l'UNION OUVRIÈRE sont incalculables. Cette union est un pont jeté entre la civilisation qui se meurt et l'ordre social harmonique entrevu par des esprits supérieurs. Pour premier effet, elle opérera la réhabilitation du travail manuel, flétri par des milliers d'années d'esclavage, et ceci est un point capital. Dès l'instant où il n'y aura plus de déshonneur à travailler de ses mains, où le travail sera même un fait honorable, tous, riches et pauvres travailleront car l'oisiveté est à la fois une torture pour l'homme et la cause de ses maux. Tous travailleront et par ce fait seul l'abondance régnera pour tous. Dès lors plus de misère et, la misère cessant, l'ignorance cessera aussi. Qui produit le mal dont nous souffrons aujourd'hui ? n'est-ce pas ce monstre à mille têtes, l'ÉGOÏSME ! mais l'égoïsme n'est pas la cause première, c'est la misère et l'ignorance qui produisent l'égoïsme.

72- Qu'un paysan ait des prunes en abondance dans son jardin, et que ses voisins aient de même tant de prunes que personne ne se présente pour les acheter, dans ce cas, le paysan se montrera très charitable ; il laissera les pauvres du village manger ses prunes. Mais qu'il s'établisse un chemin de fer traversant ledit village situé à trente lieues de la capitale et que par ce moyen le paysan puisse porter à peu de frais ses prunes à la halle de Paris où elles seront vendues 12 fr. le panier, oh ! alors notre homme changera de ton avec les pauvres. Malheur à celui qui, passant près de l'arbre, osera ramasser une prune ; ce paysan se mettra jour et nuit à surveiller sa propriété ; il criera au vol ! à l'attaque contre ses droits sacrés ! et sans pitié il traduira en police correctionnelle le vieux mendiant coupable d'avoir ramassé une prune. Sans

remords, sans pudeur, il le fera condamner à la prison pour ce vol parce que cette prune représente un liard. Voilà un paysan bien égoïste, dira-t-on ? Pas du tout ; et la preuve que cet homme n'est pas né égoïste, c'est que lorsqu'il avait trop de prunes pour lui il donnait le superflu aux pauvres. Que le chemin de fer se prolonge cent lieues de plus et qu'il arrive à Paris des prunes en telle abondance qu'elles ne se vendent plus que 50 c. le panier, vous verrez le même paysan cesser d'être égoïste et laisser prendre ses prunes par les pauvres. La société est exactement dans la même position que ce paysan, elle est égoïste parce qu'elle est pauvre en production. Que demain elle produise de manière à regorger de tout en abondance et l'égoïsme disparaîtra.

73- Cette immense production si désirable, comme l'unique moyen d'extirper les vices que l'égoïsme engendre, par conséquent de moraliser les hommes ; cette grande production ne pourra avoir lieu que lorsque tous et toutes travailleront de leurs mains et s'en glorifieront !

74- Le second résultat et non moins grand qu'amènera nécessairement l'UNION OUVRIÈRE sera d'établir de fait l'égalité réelle entre tous les hommes. – En effet, dès le jour où les enfants de la classe ouvrière seront élevés avec soin et qu'on s'appliquera à développer leur intelligence, leurs facultés, leurs forces physiques, en un mot, tout ce qu'il y a de bon et de beau dans la nature de l'homme ; dès le moment où par leur instruction, leur talent, leurs bonnes manières, il n'y aura plus entre les enfants du peuple et ceux de la classe riche aucune différence, je le demande, en quoi pourrait encore consister l'inégalité ? En rien, absolument rien. Alors on ne reconnaîtra plus qu'une seule inégalité ; mais celle-là, il nous faut la subir, l'accepter, car c'est Dieu qui l'a posée. – À l'un il distribue le génie, l'amour, l'intelligence, l'esprit, la force, la beauté. – À l'autre il dénie tous ces dons, en fait un être stupide, sec de cœur et d'esprit, faible de corps, vilain de forme. Voilà l'inégalité native devant laquelle l'orgueil de l'homme doit s'humilier, et cette inégalité-là atteint indistinctement les fils des rois et les fils des esclaves.

75- Je m'arrête, voulant laisser à mes lecteurs la douce joie d'énumérer eux-mêmes les importants et magnifiques résultats qu'aura indubitablement l'UNION OUVRIÈRE. Le pays trouvera dans cette institution des éléments d'ordre, de prospérité, de richesse, de moralité et de bonheur tels qu'on peut les désirer.

Hubertine Auclert, Rapport lu par au Congrès ouvrier socialiste de Marseille (séance du 22 octobre 1879). Extrait de *Séances du Congrès ouvrier socialiste de France. Troisième session tenue à Marseille, du 20 au 31 octobre 1879 à la salle des Folies-Bergères, Marseille, Doucet, 1879, p. 148-158* (texte intégral disponible sur Gallica)

Citoyens, Citoyennes, Je viens représenter à ce Congrès deux sociétés de Paris : Le droit des femmes, groupe auquel j'appartiens, et qui revendique les droits sociaux et politiques des femmes ; les Travailleuses, association de vente et de production.

Je viens, toute pénétrée d'estime pour cette grande assemblée, le premier des corps librement élus en France depuis tant de siècles, qui permette à une femme, non parce qu'elle est ouvrière, mais parce qu'elle est femme – c'est-à-dire exploitée – esclave déléguée de dix-neuf millions d'esclaves, de faire entendre les réclamations de la moitié des déshérités du genre humain. Écouter nos plaintes, c'est commencer à vouloir être justes. Admettre les femmes au milieu de vous, au même titre que les prolétaires, c'est faire avec elles un pacte d'alliance défensive et offensive contre nos communs oppresseurs.

Je ne ferai ni l'historique, ni le procès de notre subordination dans les temps anciens. Comme vous, nous nous avons été victimes des abus de la force. Dans notre société moderne, comme vous, nous subissons encore la force tyrannique de ceux qui détiennent le pouvoir, à laquelle s'ajoute pour nous la force tyrannique de ceux qui détiennent les droits.

Et tout cela s'abrite sous les couverts de la République ! République dont le nom désigne une époque où tout ce qui était exclusivement l'apanage des détenteurs de la force et des usurpateurs de la richesse, doit cesser de leur appartenir pour être à tous.

Ah ! nous vivons sous une façon de République qui prouve que les mots les plus sublimes, deviennent de vains titres qui s'étalent aux regards, quand dans les sociétés les principes qu'ils représentent, ne sont pas intégralement appliqués. Une République qui maintiendra les femmes dans une condition d'infériorité, ne pourra pas faire les hommes égaux. Avant que vous, hommes, vous conquériez le droit de vous élever jusqu'à vos maîtres, il vous est imposé le devoir d'élever vos esclaves, les femmes, jusqu'à vous.

Beaucoup n'ont jamais réfléchi à cela. Aussi bien, si dans cette imposante assemblée, je posais cette question : Êtes-vous partisans de l'égalité humaine ? tous me répondraient : Oui. Car ils entendent en grande majorité, par égalité humaine, l'égalité des hommes entre eux. Mais si je changeais de thème, si, pressant les deux termes □ homme et femme □ sous lesquels l'humanité se manifeste, je vous disais : Êtes-vous partisans de l'égalité de l'homme et de la femme ? Beaucoup me répondraient : Non. Alors que parlez-vous d'égalité, vous qui étant vous-mêmes sous le joug, voulez garder des êtres au-dessous de vous. Que vous plaignez-vous des classes dirigeantes, puisque vous faites, vous dirigés, la même œuvre à l'égard des femmes que les classes dirigeantes ?

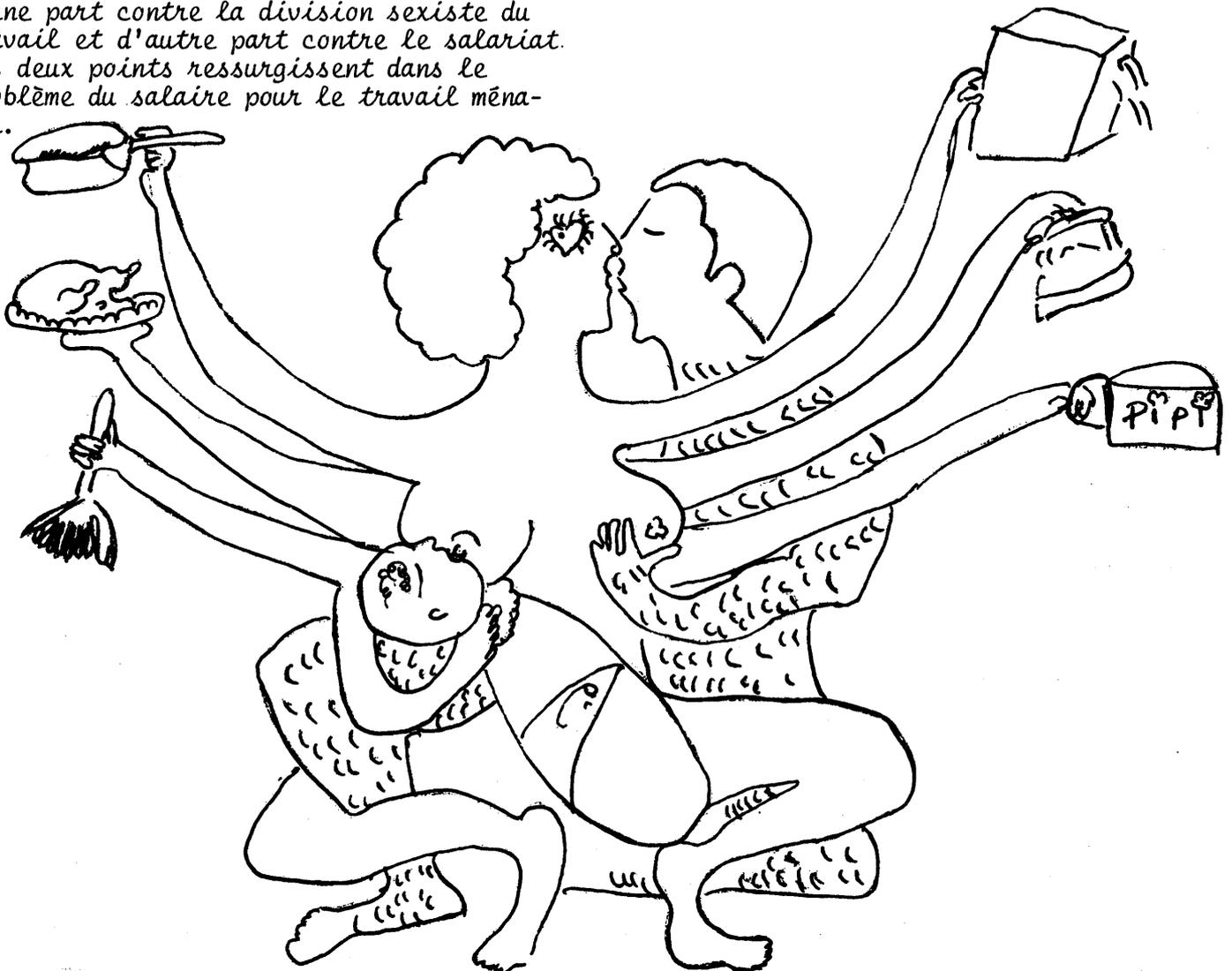
Un salaire pour le travail ménager

Ces dernières années, l'idée d'un salaire pour le travail ménager a été développée par des féministes, en Angleterre et surtout en Italie où des comités de femmes " pour le salaire contre le travail ménager" ont même été créés. Cette proposition est une façon d'affirmer que le travail ménager n'est pas une activité passe-temps comme il l'est souvent considéré, mais un véritable travail auquel des femmes y consacrent une grande partie de leur temps (nourriture, enfants, ménage...). Ce travail n'est pas reconnu en tant que tel dans notre société, alors qu'il est aussi indispensable que n'importe quel autre travail. Ces féministes pensent ainsi remettre à sa juste place le travail ménager, cela contribuant à la libération de la femme.

Cependant, il y a quelque chose dans cette proposition, qui me semble aller à contre-courant de la lutte que nous menons en tant que femmes anarchistes, c'est à dire d'une part contre la division sexiste du travail et d'autre part contre le salariat. Ces deux points ressurgissent dans le problème du salaire pour le travail ménager.

La division sexiste du travail a relégué de nombreuses femmes dans leur foyer, sans qu'elles en aient réellement fait le choix. Réclamer un salaire pour le travail ménager ne bouleverse en rien cette division du travail, mais tout au contraire l'institutionnalise, la renforce. Si la femme est payée pour accomplir une tâche ménagère, elle ne pourra plus compter sur la participation de l'homme aux diverses tâches ménagères et d'élevage des enfants car lui est payé pour faire une autre tâche bien précise pour laquelle la femme n'apporte aucune participation ! C'est élargir la division du travail salarié à tout travail, le salaire enfermant chaque individu dans un rôle bien précis.

En effet, notre objectif n'est pas de pousser le salariat à son comble, mais bien au contraire de le renverser, afin que chacun et chacune puisse se libérer des rôles dans lesquels la société nous confine.



ou « A bas le salariat ! »

Mais cela va plus loin encore lorsqu'il s'agit des enfants : "... les italiennes des comités pour le salaire au travail ménager, expliquant que le travail sexuel fait partie du travail ménager, en concluaient qu'une grossesse non désirée était un accident de travail. En conséquence, en plus du remboursement par la sécurité sociale de l'avortement, elles exigeaient une indemnité pour accident de travail pour les dommages physiques et psychologiques qu'avait pu provoquer cette grossesse non désirée ..." (Face-à-Femmes, Ed. Alternatives). Je suppose que le "travail sexuel" englobe les grossesses, l'élevage des enfants c'est-à-dire la reproduction ! cette position consiste donc à assimiler le système de reproduction au système de production ; une fois de plus cela a pour conséquence non de détruire le système capitaliste (c'est pourtant l'objectif que se donnent ces femmes), mais de le pousser à son comble et de le perfectionner. Il ne suffit pas de lui soutirer de l'argent par tous les moyens, pour le détruire ; on a suffisamment vu que des revendications purement salariales n'aboutissent jamais à changer le système car elles ne touchent pas au vrai problème.



Nous pensons que pour lutter contre la division sexiste du travail et contre le salariat, il faut faire dès maintenant des propositions qui même si elles apparaissent réformistes ponctuellement, créent des structures sociales qui nous rapprochent d'une révolution à caractère libertaire. Revendiquer un salaire pour le travail ménager ne fait que renforcer les structures traditionnelles. Par contre demander une réduction du temps de travail et une formation égale pour tout peut permettre à la femme et à l'homme de participer à part égale au travail productif, au travail ménager, à l'éducation et aux soins des enfants.



ISABELLE

TRAVAIL AU FEMININ

les salaires

féminins

en

France

b - par activités économiques :

Les écarts de salaires sont les plus faibles dans les branches d'activité employant peu de femmes et où elles sont en général cantonnées dans des emplois de bureau. Dans les branches industrielles les effectifs comprennent de 25 à 50 % de femmes (mécanique générale, industries chimiques, agricoles et alimentaires) les écarts sont de l'ordre de 40 % ; les femmes y travaillent comme ouvrière, mais elles sont souvent moins qualifiées que les hommes et occupent des postes moins rémunérés. Ce phénomène est encore plus accentué dans les secteurs d'activité employant en majorité des femmes (habillement, cuir, textile) où les emplois les mieux payés (tels ceux liés à l'entretien des machines) sont réservés aux hommes. La féminisation de ces industries contribue d'ailleurs au maintien de bas salaires.

Dans les autres secteurs à forte concentration féminine (commerces, banques services) il y a un double marché du travail : tandis que l'encadrement est surtout constitué par les hommes, les femmes occupent des emplois moins qualifiés, certains leur étant même presque exclusivement réservés (secrétaires, dactylos, vendeuses de magasins)

Que ce soit dans le secteur privé, semi-public, de l'Etat ou des collectivités locales, c'est parmi la population féminine que la proportion de bas salaires est la plus importante ; les 50,9 % des travailleurs qui ont bénéficié de la revalorisation du SMIC sont des femmes...

Dans la CEE, la majorité des gains féminins sont inférieurs au gain horaire moyen ;

(source : Office statistique des communautés européennes, Annuaire des statistiques sociales, 1972).

a - par départements :

Les écarts entre salaires masculins et salaires féminins par départements et par régions sont le reflet des différences de structures par activités économiques et par catégories socio-professionnelles. Dans les régions très industrialisées, les écarts sont élevés, qu'il s'agisse de régions depuis longtemps développées (Nord, Pas de Calais, régions de l'Est, où les femmes occupent des emplois ouvriers), ou de régions en expansion dont l'implantation industrielle est plus récente et s'accompagne d'une forte proportion de cadres (Région parisienne, Rhône-Alpes, Bouches-du-Rhône). Dans le Centre et le Sud-Ouest, les écarts sont plus faibles : ce sont des régions peu industrialisées, à économie rurale, la taille des entreprises plus petites et le fossé entre métier masculin et métier féminin moins marqué.

Les femmes

En France, les femmes représentent 35,5 % des salariés, soit 6 840 000. Toutes les études faites sur la situation des femmes au travail permettent d'aboutir à un constat précis : les femmes occupent les postes de travail les moins qualifiés et les plus mal rémunérés.

Pour l'ensemble des activités industrielles et commerciales, on compte sur 100 femmes...

- 10 cadres
- 13 agents de maîtrise et techniciens
- 59 employées
- 24 ouvrières

Les femmes constituent 51 % des ouvriers salariés sur chaîne...

De 1964 à 1970, alors que le pourcentage d'OS parmi les ouvriers diminuait, passant de 31,7 % à 27 %, il augmentait chez les ouvrières, passant de 56,3 % à 59,8 %...

Dans les industries du textile et de l'habillement, qui sont les professions les plus féminisées, on retrouve les salaires les plus bas et une qualification quasi inexistante.

Dans le textile, 51,9 % sont des femmes - Dans l'habillement on a 315000 travailleurs dont

- 83 % de femmes
- 50 % ont moins de 25 ans
- 38 % ont moins de 21 ans
- 22 % travaillent à la chaîne contre 6,2 % pour l'ensemble des ouvriers français.

« On » les prend jeunes parce qu'elles vont plus vite et qu'elles supportent « mieux » les cadences infernales ; nombreuses sont celles qui font des dépressions nerveuses.

Exemple de cadence pour la fabrication d'une veste :

1400 vestes par jour pour une chaîne de 30 filles

175 vestes par heure

1 veste toutes les 20 secondes

Pour les ouvrières, une opération toutes les 20 secondes, soit 1440 fois la même opération dans la journée

Prix d'une veste en magasin : 50 F.

Salaires d'une ouvrière : 9,30 F de l'heure !

dans le textile

Jeunes et peu habituées à se battre, c'est une main d'œuvre beaucoup plus maléable pour le patron qui peut licencier sans trop de problèmes en période de crise comme c'est le cas en ce moment (entre 1974 et 1975, les effectifs féminins dans les industries textiles et de l'habillement ont diminué très nettement en raison de la restructuration qui s'opère actuellement dans cette branche de l'industrie.

L'argument qui ressort à chaque fois est bien connu ; une femme licenciée ce n'est pas grave puisque sa place est à la maison à s'occuper de son mari et de ses enfants, ou, en attendant le mariage, de ses parents. Son salaire est d'ailleurs considéré par l'opinion générale, elle y compris, comme un appoint au salaire du mari, ou, si elle n'est pas encore mariée, comme un complément aux ressources familiales, mais peu souvent comme moyen d'indépendance économique total par rapport à la famille ou par rapport au mari.

Mais aujourd'hui, grâce aux luttes pour la sauvegarde de l'emploi, sur place et dans la profession, liées aux actions pour la reconnaissance de la qualification et la majoration des salaires, il y a objectivement une prise de conscience chez les travailleuses de ce qu'est le salaire d'appoint. Le rôle des syndicats et en particulier de la CFDT dans les luttes a été de montrer la valeur du salaire dans la société capitaliste et la signification de l'exploitation des travailleurs par le patronat. Elles sont plus nombreuses à être conscientes qu'elles doivent vivre de LEUR travail et que celui-ci ne doit pas être un complément à autre chose.

En France, les salaires de l'habillement sont les plus bas du Marché Commun mais sont aussi en retard par rapport aux autres salaires français : l'habillement a 28 % de retard et le textile, 15 % comparés aux salaires français.

Cela s'explique par le fait que les femmes sont payées au rendement et toujours au minimum de leur catégorie : une ouvrière qualifiée ne sait jamais combien elle va toucher à la fin du mois ; son salaire varie d'un mois à l'autre suivant le « bon » ou le « mauvais » travail, les casses de fils, la détérioration des machines dont on la rend responsable, les modifications dans les méthodes de travail, les changements de tissus, les changements de postes de travail, les changements de collection, de modèle...

Un salaire en dents de scie auquel elle est habituée et une garantie du pouvoir d'achat qui n'est qu'un vœu pieux.

Le tableau suivant nous apprend que l'ouvrière gagne moins en décembre 74 qu'en Décembre 73, de même en juillet 75 par rapport à juillet 74.

1973	
Octobre	7,64
Novembre	7,64
Décembre	7,64
1974	
Juillet	8,58
Septembre	8,58
Décembre	7,15
1975	
Janvier	7,15
Février	7,25
Mars	8,57
Avril	8,52
Mai	8,45
Juin	7,98
Juillet	7,65

NATHALIE



LUNDI



MARDI



MERCREDI



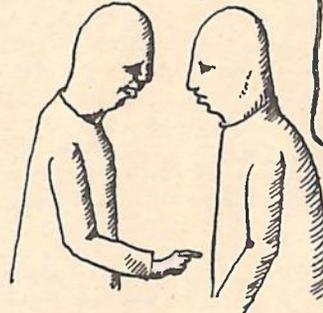
JEUDI



VENDREDI



SAMEDI - DIMANCHE



MOI !! MAIS

JE LA VE.
LA VAÏSSELLE
AUTANT QUE
MA FEMME

LA POLITIQUE DU TRAVAIL MENAGER

Par Pat Meinardi

Pat Meinardi est membre des Redstockings. Elle est souvent intervenue pour l'abolition de la loi sur l'avortement, et était associée avec Women Artists in Revolution (WAR), un comité féministe qui a récemment fait scission avec le Art Workers Coalition (pour les raisons habituelles). Mais, dit-elle, « mon identité première est : femme d'intérieur ».

Quoique les femmes ne se plaignent pas du pouvoir des maris, chacune se plaint de son propre mari, ou des maris de ses amies. Il en est de même dans tous les autres cas de servitude; du moins au début du mouvement d'émancipation. Les serfs ne se plaignent pas d'abord du pouvoir des seigneurs mais seulement de leur tyrannie.

John Stuart Mill, De la Sujétion des femmes

Les femmes libérées: pas du tout la même chose que la libération des femmes! Le premier terme signale toutes sortes de délices, de nature à réchauffer le cœur (sans parler du reste) de l'homme le plus radical. Le second signale le **travail ménager**. Le premier offre le lit sans le mariage, ou avant le mariage, de douillettes commodités (« Je vis avec cette pépée ») et la satisfaction intime de se dire qu'on n'est pas de cette espèce d'homme qui veut un paillason au lieu d'une femme.

Du reste, qui désire encore cet article démodé, la **ménagère américaine type**, mari-maison-lardons. Le **nouvel article**, la **Femme Libérée**, a un lit et une carrière, de préférence une qui fait bon ménage avec le ménage, comme la danse, la poterie ou la peinture.

D'autre part, vous avez la Libération des Femmes et le travail ménager. Quoi? Tout à fait futile dites-vous? Parfait. C'est ce que je pensais. Ça paraissait raisonnable. Nous avons tous deux une carrière (profession), nous travaillons tous deux dans les deux jours par semaine pour assurer notre subsistance; pourquol ne partagerions-nous pas le travail ménager. Voilà ce que je suggérai à mon compagnon et il accepta — la plupart des hommes sont trop faibles pour vous envoyer paître. Tu as raison, dit-il, c'est parfaitement juste.

Ce qui s'ensuivit est parfaitement édifiant. Je ne peux l'expliquer qu'en posant que nous, les femmes, avons été soumises à un lavage de cerveau plus poussé que nous ne pouvons l'imaginer. Trop vu à la télé sans doute de femmes en extase devant leur luisant parquet ciré ou faisant une dépression sur un col de chemise pas net. Les hommes n'ont pas subi un tel dressage. D'entrée ils piquent droit sur l'essentiel du travail ménager. Qui est que ça pue.

Voici la liste des sales boulots : acheter la bouffe, la charrier à la maison, la ranger, faire la cuisine, laver la vaisselle, faire la lessive, ranger quand c'est plus possible, nettoyer par terre. On peut prolonger la liste, mais les strictes nécessités ça fait déjà pas mal. Nous avons toutes ces choses-là à faire, ou bien il faut trouver quelqu'un pour les faire à notre place. Plus mon mari considérait ces tâches, plus il était saisi de dégoût, et ainsi se produisit la métamorphose de l'habituellement doux et prévenant Dr Jekyll en fourbe M. Hyde, prêt à tout pour éviter les horreurs du travail ménager. Quand il se voyait acculé dans un coin, environné d'assiettes sales, de balais, de serpillières et d'exhalaisons de poubelles, il lui poussait des canines pointues, des ongles griffus et des yeux sauvages. Futile le travail ménager, trivial ? Ah ah. Essayez seulement de partager le fardeau.

S'ensuivit un dialogue, qui s'étendit sur plusieurs années. En voici quelques sommets.

« Ça ne me dérange pas de partager le travail ménager, mais je ne fais pas ça très bien. Chacun doit faire ce qu'il réussit le mieux ». **Ce qui veut dire en réalité :** Je ne suis malheureusement pas très doué pour des choses comme faire la vaisselle ou la cuisine. Ce que je fais le mieux c'est la petite menuiserie, changer les ampoules, bouger les meubles (tous les combien bougez-vous les meubles ?). **Veut dire aussi :** Historiquement les classes inférieures (les noirs et nous) ont une expérience séculaire des tâches domestiques. Ce serait un gâchis de compétences d'aller maintenant éduquer d'autres gens à le faire. **Veut dire encore :** Je n'aime pas les tâches assoyantes, ennuyeuses et bêtes, alors c'est à toi de les faire.

« Ça ne me dérange pas de partager le travail, mais alors il faut me montrer comment faire ». **Veut dire :** Je vais te poser des tas de questions et il faudra que tu me montres chaque chose chaque fois parce que je ne me souviens pas bien. Par conséquent ne t'avise pas de rester assise à lire pendant que je suis en train de boulonner, parce que je vais te rendre enragée jusqu'à ce que ça te soit plus commode de le faire toi-même.

« Nous étions si heureux ! » (ça, c'est lorsque c'était son tour de s'y mettre). **Veut dire :** J'étais si heureux. **Veut dire :** la vie sans travail ménager est un paradis. Pas de scènes. Entente parfaite.

« Nous n'avons pas les mêmes normes, et pourquoi devrais-je travailler selon tes normes à toi ? » **Veut dire :** si je commence à en avoir marre de la crasse et du merdier je dirai : « C'est une vraie porcherie ici » ou

« Comment peut-on vivre comme ça ? » et j'attendrai que tu réagisses. Je sais bien que toutes les femmes ont un talon d'Achille, nommé : Honte de la maison mal tenue. Ou : Tenir ma maison est en fin de compte ma responsabilité. Je sais bien que ce talon d'Achille leur a été collé par les hommes — si quelqu'un vient et que la maison est une porcherie, il ne va pas dire en partant : « Quel mauvais homme d'intérieur ». Ça te tombera de toutes façons sur le dos. Je t'aurai au finish. **Veut dire aussi :** Je peux provoquer des scènes innombrables à propos du travail ménager. Eventuellement, le faire toi-même sera moins pénible que d'essayer de m'en faire faire la moitié. Ou bien je suggérerai de prendre une bonne. Elle fera ma part. Tu feras la tienne. C'est un travail de femme.

« Je n'ai rien contre partager le travail ménager, mais tu ne peux pas me demander de suivre ton programme. » **Veut dire :** résistance passive. Je le ferai quand ça me plaira, si ça me plaît jamais. Si mon boulot c'est laver la vaisselle, ça va bien une fois par semaine, si c'est porter le linge, une fois par mois, et nettoyer par terre une fois par an. Si ça ne te plaît pas, fais-le toi-même plus souvent, et je ne ferai pas du tout.

« Je déteste ça plus que toi. Toi ça ne te gêne pas tant. » **Veut dire :** le travail ménager est un boulot dégueulasse. C'est la pire saloperie que j'aie jamais faite. C'est dégradant et humiliant à faire pour quelqu'un de mon intelligence. Mais pour quelqu'un comme toi...

« Le travail ménager est trop trivial pour même qu'on en parle. » **Veut dire :** c'est encore plus trivial à faire. Le travail ménager est en dessous de mon rang. Mon but dans la vie est de m'occuper de choses ayant une signification. Le tien de t'occuper de choses — qui n'en ont pas — insignifiantes. C'est à toi de faire le travail ménager.

« Ce problème du travail ménager n'est pas un problème homme-femme. Dans toute relation entre deux personnes l'une a une plus forte personnalité et va dominer l'autre ». **Veut dire :** cette plus forte personnalité, autant que ça soit moi.

« Dans les sociétés animales, par exemple les loups, le chef est habituellement un mâle, même lorsqu'il n'est pas choisi pour sa force brutale mais sur le critère de la ruse et de l'intelligence. N'est-ce pas un intéressant phénomène ? » **Veut dire :** ma justification pour te maintenir en condition inférieure est historique, psychologique, anthropologique et biologique. Comment peux-tu demander au chef loup d'être un égal ?

« La libération des femmes n'est pas un mouvement réellement politique. » **Veut dire :** ce qui m'intéresse



c'est comment je suis opprimé, pas comment j'opprime les autres. Donc la guerre, le travail, l'université, sont politiques. La Libération des Femmes ne l'est pas.

« Les réalisations de l'homme ont toujours reposé sur l'aide que leur ont apportée d'autres gens, généralement des femmes. Quel grand homme aurait accompli ce qu'il a accompli s'il avait dû faire lui-même son travail ménager ? » **Veut dire** : l'oppression fait partie du système et moi, homme blanc américain, je tire profit de ce système. Je ne veux pas y renoncer.

L'exercice de la démocratie commence à la maison. Pour mettre en pratique ses conceptions politiques, il faut se rappeler certains points :

1. C'est plus dur pour lui que pour vous. Il va perdre de ses loisirs, et vous, en gagnant. La mesure de votre oppression est sa résistance.

2. Un grand nombre d'américains n'est pas habitué à faire des travaux répétitifs et monotones sans résultat ou succès durable sinon important. C'est pourquoi ils préfèrent encore réparer les cabinets plutôt que laver la vaisselle. Si les tentatives humaines sont comme une pyramide avec les réalisations les plus hautes de l'homme au sommet, alors entretenir la vie est tout en bas. Les hommes ont toujours eu des serviteurs (nous) pour entretenir la vie courante tandis qu'ils réservaient tous leurs efforts pour les hautes sphères raréfiées. Aussi est-ce une belle ironie lorsqu'ils demandent aux femmes : et pourquoi est-ce que vous n'avez pas des grands peintres, des chefs d'Etat ? etc. Mme Matisse tenait une mercerie pour que lui puisse peindre. Mrs Martin Luther King tenait sa maison et élevait ses enfants.

3. C'est un choc, pour quelqu'un qui a toujours cru être lui-même contre toutes les oppressions ou exploitations d'un être humain par un autre, de réaliser que dans sa propre vie quotidienne il a accepté et pratiqué cette exploitation (et en a profité) ; que ses rationalisations ne diffèrent qu'à peine de celles du raciste, qui dit : « Les Noirs ne souffrent pas » (« ça ne gêne pas les femmes de faire le sale boulot ») ; et que la plus ancienne forme d'oppression a été celle de 50 % de la population par les 50 % autres.

4. Armez-vous de quelques connaissances de la psychologie des peuples opprimés de partout, et de quelques faits du royaume animal. Je reconnais que jouer au chef loup ou qui commande les gorilles est idiot mais les hommes sortent tout le temps ça en dernier ressort. Parlez-leur donc des abeilles. Si vous êtes vraiment en rogne sortez la vie sexuelle des araignées. Elles en ont une. La femelle coupe la tête du mâle.

Le mécanisme psychologique des opprimés n'est pas stupide. Les juifs, les immigrants, les noirs et les femmes ont utilisé les mêmes pour survivre : admirer l'opresseur, glorifier l'opresseur, vouloir être comme l'opresseur, vouloir être aimé de l'opresseur, parce que l'opresseur tient tout le pouvoir.

5. En un sens, tous les hommes sont plus ou moins schizoïdes, divorcés de la réalité du maintien de la vie. Aussi leur est-il plus facile de jouer avec. C'est presque un cliché que les femmes souffrent plus d'envoyer un fils à la guerre ou de l'y perdre parce qu'elles l'ont mis au monde, l'ont allaité, et élevé. Les hommes qui décident des guerres n'ont rien fait de tout ça, et leur estimation de la vie humaine est plus superficielle. Une heure par jour est une estimation faible du temps nécessaire à chacun pour son propre entretien. En se déchargeant de ça sur d'autres, les hommes gagnent sept heures par semaine, un jour de travail, pour s'occuper de leur esprit et pas de leurs besoins humains. On voit aisément combien, au cours des générations, a pu se développer la vertigineuse abstraction de la vie moderne.

6. Avec la fin de chaque forme d'oppression, la vie change et de nouvelles formes apparaissent. L'aristocratie anglaise au tournant du siècle était épouvantée par l'idée de donner le droit de vote aux travailleurs, était certaine que c'était le signal de la fin de la civilisation et le retour à la barbarie. Il y eut même des travailleurs pour se laisser prendre à cette idée. Il en fut de même pour le salaire minimum, l'abolition de l'esclavage, le vote des femmes. La vie change mais ça continue. Ne tombez pas dans le piège de la fin du monde si les hommes prennent leur tour de vaisselle. Ils vont clamer que vous freinez la Révolution (la leur). Mais vous la faites avancer (la vôtre).

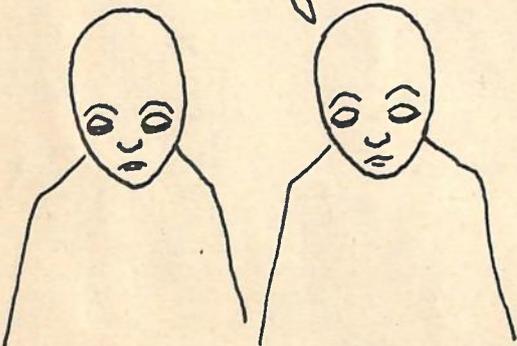
7. Gardez le contrôle. Examinez régulièrement qui fait vraiment les tâches. Ces choses-là ont une tendance à régresser telle qu'un an plus tard la femme se retrouve en train de tout faire comme au début. Au bout d'un an, faites une liste des tâches que l'homme a rarement ou jamais faites. Vous trouverez le récurage des casseroles, des water, des réfrigérateurs et des fours en tête. Servez-vous d'agendas s'il faut. Il va vous accuser de mesquinerie. Il est au-dessus de ces choses (travail ménager). Rappelez-vous que les pires tâches sont celles qu'on fait tous les jours ou plusieurs fois chaque jour. Et aussi les dégoûtantes ; c'est plus agréable de ranger les livres et les journaux que de récurer les plats. Alternez les sales boulots. C'est le grignotage quotidien qui vous tue. Assurez-vous également que vous n'avez pas la responsabilité du travail ménager avec son aide occasionnelle : « Je vais faire le dîner pour toi ce soir » implique que c'est en fait votre travail, et n'est-il pas un gentil garçon d'en faire un peu pour vous.

8. La plupart des hommes ont vécu la belle vie de célibataire durant quoi ils ne sont pas morts de faim, n'ont pas été incrustés de crasse ni enterrés sous l'ordure. Il y a un tabou, selon quoi les femmes ne doivent pas faire d'effort en présence d'un homme ; on charrie 20 kg de provisions s'il faut mais pas question d'ouvrir une bouteille s'il y en a un dans les parages pour le faire pour nous. Le revers de la médaille est que les hommes ne sont pas censés capables de prendre soin d'eux-mêmes sans une femme. Ce sont là des excuses pour leur laisser faire le travail ménager.

9. Attention aux chausse-trappes. Il va cesser de faire les quelques petites choses qu'il faisait d'habitude parce que maintenant vous êtes une « Femme Libérée » ; non ? Bien sûr il ne va pas faire autre chose non plus...

J'étais en train d'achever ce texte quand mon mari est entré, et a demandé ce que je fais. Un papier sur le travail ménager. Le travail ménager ? dit-il. **Le travail ménager ?** oh mon dieu que tu deviens futile. Un papier sur le travail ménager.

AVANT LA FEMME
SAVAIT RESTER A SA PLACE



Franz Fanon, *Les damnés de la terre*, 1961

Libération nationale, renaissance nationale, restitution de la nation au peuple, Commonwealth, quelles que soient les rubriques utilisées ou les formules nouvelles introduites, la décolonisation est toujours un phénomène violent. À quelque niveau qu'on l'étudie: rencontres inter-individuelles, appellations nouvelles des clubs sportifs, composition humaine des cocktails-parties, de la police, de conseils d'administration des banques nationales ou privées, la décolonisation est très simplement le remplacement d'une « espèce » d'hommes par une autre « espèce » d'hommes. Sans transition, il y a substitution totale, complète, absolue. Certes, on pourrait également montrer le surgissement d'une nouvelle nation, l'installation d'un État nouveau, ses relations diplomatiques, son orientation politique, économique. Mais nous avons précisément choisi de parler de cette sorte de table rase qui définit au départ toute décolonisation. Son importance inhabituelle est qu'elle constitue, dès le premier jour, la revendication minimum du colonisé. À vrai dire, la preuve du succès réside dans un panorama social changé de fond en comble. L'importance extraordinaire de ce changement est qu'il est voulu, réclamé, exigé. La nécessité de ce changement existe à l'état brut, impétueux et contraignant, dans la conscience et dans la vie des hommes et des femmes colonisés. Mais l'éventualité de ce changement est également vécue sous la forme d'un avenir terrifiant dans la conscience d'une autre « espèce » d'hommes et de femmes : les colons.

La décolonisation, qui se propose de changer l'ordre du monde, est, on le voit, un programme de désordre absolu. Mais elle ne peut être le résultat d'une opération magique, d'une secousse naturelle ou d'une entente à l'amiable. La décolonisation, on le sait, est un processus historique: c'est-à-dire qu'elle ne peut être comprise, qu'elle ne trouve son intelligibilité, ne devient translucide à elle-même que dans l'exacte mesure où l'on discerne le mouvement historicisant qui lui donne forme et contenu. La décolonisation est la rencontre de deux forces congénitalement antagonistes qui tirent précisément leur originalité de cette sorte de substantification que secrète et qu'alimente la situation coloniale. Leur première confrontation s'est déroulée sous le signe de la violence et leur cohabitation – plus précisément l'exploitation du colonisé par le colon - s'est poursuivie à grand renfort de baïonnettes et de canons. Le colon et le colonisé sont de vieilles connaissances. Et, de fait, le colon a raison quand il dit « les » connaître. C'est le colon qui a *fait* et qui *continue à faire* le colonisé. Le colon tire sa vérité, c'est-à-dire ses biens, du système colonial.

La décolonisation ne passe jamais inaperçue car elle porte sur l'être, elle modifie fondamentalement l'être, elle transforme des spectateurs écrasés d'inessentialité en acteurs

privilegiés, saisis de façon quasi grandiose par le faisceau de l'Histoire. Elle introduit dans l'être un rythme propre, apporté par les nouveaux hommes, un nouveau langage, une nouvelle humanité. La décolonisation est véritablement création d'hommes nouveaux. Mais cette création ne reçoit sa légitimité d'aucune puissance surnaturelle : la « chose » colonisée devient homme dans le processus même par lequel elle se libère.

Dans décolonisation, il y a donc exigence d'une remise en question intégrale de la situation coloniale. Sa définition peut, si on veut la décrire avec précision, tenir dans la phrase bien connue: « Les derniers seront les premiers. » La décolonisation est la vérification de cette phrase. C'est pourquoi, sur le plan de la description, toute décolonisation est une réussite.

Présentée dans sa nudité, la décolonisation laisse deviner à travers tous ses pores, des boulets rouges, des couteaux sanglants. Car si les derniers doivent être les premiers, ce ne peut être qu'à la suite d'un affrontement décisif et meurtrier des deux protagonistes. Cette volonté affirmée de faire remonter les derniers en tête de file, de les faire grimper (à une cadence trop rapide, disent certains) les fameux échelons qui définissent une société organisée, ne peut triompher que si on jette dans la balance tous les moyens, y compris, bien sûr, la violence.

On ne désorganise pas une société, aussi primitive soit-elle, avec un tel programme si l'on n'est pas décidé dès le début, c'est-à-dire dès la formulation même de ce programme, à briser tous les obstacles qu'on rencontrera sur sa route. Le colonisé qui décide de réaliser ce programme, de s'en faire le moteur, est préparé de tout temps à la violence. Dès sa naissance il est clair pour lui que ce monde rétréci, semé d'interdictions, ne peut être remis en question que par la violence absolue.

Le monde colonial est un monde compartimenté. Sans doute est-il superflu, sur le plan de la description, de rappeler l'existence de villes indigènes et de villes européennes, d'écoles pour indigènes et d'écoles pour Européens, comme il est superflu de rappeler l'*apartheid* en Afrique du Sud. Pourtant, si nous pénétrons dans l'intimité de cette compartimentation, nous aurons au moins le bénéfice de mettre en évidence quelques-unes des lignes de force qu'elle comporte. Cette approche du monde colonial, de son arrangement, de sa disposition géographique va nous permettre de délimiter les arêtes à partir desquelles se réorganisera la société décolonisée.

Le monde colonisé est un monde coupé en deux. La ligne de partage, la frontière en est indiquée par les casernes et les postes de police. Aux colonies, l'interlocuteur valable et institutionnel du colonisé, le porte-parole du colon et du régime d'oppression est le gendarme

ou le soldat. Dans les sociétés de type capitaliste, l'enseignement, religieux ou laïque, la formation de réflexes moraux transmissibles de père en fils, l'honnêteté exemplaire d'ouvriers décorés après cinquante années de bons et loyaux services, l'amour encouragé de l'harmonie et de la sagesse, ces formes esthétiques du respect de l'ordre établi, créent autour de l'exploité une atmosphère de soumission et d'inhibition qui allège considérablement la tâche des forces de l'ordre. Dans les pays capitalistes, entre l'exploité et le pouvoir s'interposent une multitude de professeurs de morale, de conseillers, de « désorientateurs ». Dans les régions coloniales, par contre, le gendarme et le soldat, par leur présence immédiate, leurs interventions directes et fréquentes, maintiennent le contact avec le colonisé et lui conseillent, à coups de crosse ou de napalm, de ne pas bouger. On le voit, l'intermédiaire du pouvoir utilise un langage de pure violence. L'intermédiaire n'allège pas l'oppression, ne voile pas la domination. Il les expose, les manifeste avec la bonne conscience des forces de l'ordre. L'intermédiaire porte la violence dans les maisons et dans les cerveaux du colonisé.

La zone habitée par les colonisés n'est pas complémentaire de la zone habitée par les colons. Ces deux zones s'opposent, mais non au service d'une unité supérieure. Régies par une logique purement aristotélicienne, elles obéissent au principe d'exclusion réciproque: il n'y a pas de conciliation possible, l'un des termes est de trop. La ville du colon est une ville en dur, toute de pierre et de fer. C'est une ville illuminée, asphaltée, où les poubelles regorgent toujours de restes inconnus, jamais vus, même pas rêvés. Les pieds du colon ne sont jamais aperçus, sauf peut-être dans la mer, mais on n'est jamais assez proche d'eux. Des pieds protégés par des chaussures solides alors que les rues de leur ville sont nettes, lisses, sans trous, sans cailloux. La ville du colon est une ville repue, paresseuse, son ventre est plein de bonnes choses à l'état permanent. La ville du colon est une ville de blancs, d'étrangers.

La ville du colonisé, ou du moins la ville indigène, le village nègre, la médina, la réserve est un lieu mal famé, peuplé d'hommes mal famés. On y naît n'importe où, n'importe comment. On y meurt n'importe où, de n'importe quoi. C'est un monde sans intervalles, les hommes y sont les uns sur les autres, les cases les unes sur les autres. La ville du colonisé est une ville affamée, affamée de pain, de viande, de chaussures, de charbon, de lumière. La ville du colonisé est une ville accroupie, une ville à genoux, une ville vautrée. C'est une ville de nègres, une ville de bicots. Le regard que le colonisé jette sur la ville du colon est un regard de luxure, un regard d'envie. Rêves de possession. Tous les modes de possession : s'asseoir à la table du colon, coucher dans le lit du colon, avec sa femme si possible. Le colonisé est un envieux. Le colon ne l'ignore pas qui, surprenant son regard à la dérive, constate amèrement mais toujours sur le

qui-vive : « Ils veulent prendre notre place. » C'est vrai, il n'y a pas un colonisé qui ne rêve au moins une fois par jour de s'installer à la place du colon.

Ce monde compartimenté, ce monde coupé en deux est habité par des espèces différentes. L'originalité du contexte colonial, c'est que les réalités économiques, les inégalités, l'énorme différence des modes de vie ne parviennent jamais à masquer les réalités humaines. Quand on aperçoit dans son immédiateté le contexte colonial, il est patent que ce qui morcelle le monde c'est d'abord le fait d'appartenir ou non à telle espèce, à telle race. Aux colonies, l'infrastructure économique est également une superstructure. La cause est conséquence: on est riche parce que blanc, on est blanc parce que riche. C'est pourquoi les analyses marxistes doivent être toujours légèrement distendues chaque fois qu'on aborde le problème colonial. Il n'y a pas jusqu'au concept de société précapitaliste, bien étudié par Marx, qui ne demanderait ici à être repensé. Le serf est d'une essence autre que le chevalier, mais une référence au droit divin est nécessaire pour légitimer cette différence statutaire. Aux colonies, l'étranger venu d'ailleurs s'est imposé à l'aide de ses canons et de ses machines. En dépit de la domestication réussie, malgré l'appropriation le colon reste toujours un étranger. Ce ne sont ni les usines, ni les propriétés, ni le compte en banque qui caractérisent d'abord la « classe dirigeante ». L'espèce dirigeante est d'abord celle qui vient d'ailleurs, celle qui ne ressemble pas aux autochtones, « les autres ».

La violence qui a présidé à l'arrangement du monde colonial, qui a rythmé inlassablement la destruction des formes sociales indigènes, démolit sans restrictions les systèmes de références de l'économie, les modes d'apparence, d'habillement, sera revendiquée et assumée par le colonisé au moment où, décidant d'être l'histoire en actes, la masse colonisée s'engouffrera dans les villes interdites. Faire sauter le monde colonial est désormais une image d'action très claire, très compréhensible et pouvant être reprise par chacun des individus constituant le peuple colonisé. Disloquer le monde colonial ne signifie pas qu'après l'abolition des frontières on aménagera des voies de passage entre les deux zones. Détruire le monde colonial c'est ni plus ni moins abolir une zone, l'enfouir au plus profond du sol ou l'expulser du territoire.

La mise en question du monde colonial par le colonisé n'est pas une confrontation rationnelle des points de vue. Elle n'est pas un discours sur l'universel, mais l'affirmation échevelée d'une originalité posée comme absolue. Le monde colonial est un monde manichéiste. Il ne suffit pas au colon de limiter physiquement, c'est-à-dire à l'aide de sa police et de sa gendarmerie, l'espace du colonisé. Comme pour illustrer le caractère totalitaire de

traduction dans la pratique exige la connaissance de l'ici et du maintenant et celle-ci est entièrement non théorique. Cette connaissance propre à la vertu (celle de savoir où, quand, comment et ce qu'on doit faire) s'en tient à la circonstance immédiate dans le contexte défini de laquelle l'action prend son cours [25] en tant qu'action de l'acteur individuel lui-même et elle trouve également sa fin en lui. Le « bien » ou le « mauvais » de l'action est entièrement décidé à l'intérieur de ce contexte de courte durée. Savoir qui en est l'auteur est une question qui ne se pose jamais et sa qualité morale l'habite immédiatement. Personne n'était tenu responsable pour les effets ultérieurs non voulus de son acte bien intentionné, bien réfléchi, et bien exécuté. Le bras court du pouvoir humain n'exigeait pas le bras long du savoir prédictif; la brièveté de l'un n'était pas plus coupable que la longueur de l'autre. Précisément parce que le bien humain, connu en son universalité, est le même pour tous les temps, sa réalisation ou sa transgression a lieu de tout temps et son lieu complet est toujours le présent.

[26]

III. NOUVELLES DIMENSIONS DE LA RESPONSABILITÉ

Tout cela s'est transformé de manière décisive. La technique moderne a introduit des actions d'un ordre de grandeur tellement nouveau, avec des objets tellement inédits et des conséquences tellement inédites, que le cadre de l'éthique antérieure ne peut plus les contenir. Le chœur d'*Antigone*, évoquant l'inquiétant pouvoir de l'homme, devrait aujourd'hui être formulé différemment sous le signe de l'inquiétant tout autre; et l'exhortation adressée à l'individu de respecter les lois ne serait plus suffisante. D'ailleurs depuis belle

lurette les
l'invocatio
tant du fa
criptions
prescripti
nêteté, et
toujours v
dienne, d
est surplo
lectif dan
les même
par l'éno
nouvelle
auparava

Qu'on
modifica
vulnérabi
techniqu
jamais é
tée à tra
verte, d
début
modifi
tant que
des cho
jour que
modifié
nouveau
planète,
respons
un obje
son duc
ressemb
la respo

lurette les dieux ne sont plus présents, permettant que l'invocation de leur droit puisse s'opposer à l'inquiétant du faire humain. Sans doute les anciennes prescriptions de l'éthique du « prochain » – les prescriptions de la justice, de la miséricorde, de l'honnêteté, etc. –, en leur immédiateté intime, sont-elles toujours valables pour la sphère la plus proche, quotidienne, de l'interaction humaine. Mais cette sphère est surplombée par le domaine croissant de l'agir collectif dans lequel l'acteur, l'acte et l'effet ne sont plus les mêmes que dans la sphère de la proximité et qui par l'énormité de ses forces impose à l'éthique une nouvelle dimension de responsabilité jamais imaginée auparavant.

1. La vulnérabilité de la nature

Qu'on considère par exemple, comme première modification majeure survenue à l'image héritée, la *vulnérabilité* critique de la nature par l'intervention technique de l'homme – une vulnérabilité qui n'avait jamais été pressentie avant qu'elle ne se soit manifestée à travers les dommages déjà causés. Cette découverte, dont le choc conduisait au concept et aux débuts d'une science de l'environnement (écologie), modifiait toute la représentation de nous-mêmes en tant que facteur causal [27] dans le système plus vaste des choses. Par les effets elle fait apparaître au grand jour que non seulement la nature de l'agir humain s'est modifiée *de facto* et qu'un objet d'un type entièrement nouveau, rien de moins que la biosphère entière de la planète, s'est ajouté à ce pour quoi nous devons être responsables parce que nous avons pouvoir sur lui. Et un objet de quelle taille bouleversante, en comparaison duquel tous les objets antérieurs de l'agir humain ressemblent à des nains ! La nature en tant qu'objet de la responsabilité humaine est certainement une nou-

veauté à laquelle la théorie éthique doit réfléchir. Quel type d'obligation s'y manifeste? Est-ce plus qu'un intérêt utilitaire? Est-ce simplement la prudence qui recommande de ne pas tuer la poule aux œufs d'or ou de ne pas scier la branche sur laquelle on est assis? Mais le « on » qui y est assis et qui tombe peut-être dans l'abîme sans fond : qui est-ce? Et quel est *mon* intérêt à ce qu'il soit assis ou qu'il tombe?

Pour autant que l'ultime pôle de référence qui fait de l'intérêt pour la conservation de la nature un intérêt *moral* est le destin de *l'homme* en tant qu'il dépend de l'état de la nature, l'orientation anthropocentrique de l'éthique classique est encore conservée ici. Mais même dans ce cas, la différence est grande. La clôture de la proximité et de la simultanéité a disparu, emportée par l'extension spatiale et la longueur temporelle des séries causales que la praxis technique met en route, même quand elles sont entreprises en vue de fins rapprochées. Son irréversibilité, alliée à son ordre de grandeur récapitulatif, introduit un autre facteur inédit dans l'équation morale. S'y ajoute son caractère cumulatif : ses effets s'additionnent de telle sorte que la situation de l'agir et de l'être ultérieur n'est plus la même que celle du premier acteur mais qu'elle devient progressivement de plus en plus différente et de plus en plus un résultat de ce qui fut déjà fait. Toute éthique traditionnelle comptait seulement sur un comportement non cumulatif¹. La situation inter-humaine fondamentale dans laquelle la vertu [28] doit être éprouvée et où le vice doit se démasquer, reste toujours la même et avec elle chaque acte

1. Exception faite de la formation de soi et de l'éducation : la pratique d'une vertu, par exemple, est également un exercice dans la vertu. Elle renforce les forces morales et transforme sa pratique en habitude ; de même pour les vices. Mais l'essence fondamentale en habitude ; de même pour les vices. Mais l'essence fondamentale peut toujours à nouveau transparaître dans sa nudité : l'homme le plus vertueux peut être emporté par la tempête destructrice de la passion, l'homme le plus vicieux peut faire l'expérience de la conversion. De telles choses sont-elles encore possibles dans les modifications cumulatives des conditions d'être que la technologie sédimente sur son chemin?

recommence à zéro. Les occasions répétées qui, selon leur classe d'appartenance, proposent leurs alternatives d'agir – courage ou lâcheté, modération ou excès, vérité ou mensonge, etc. – restituent à chaque fois les conditions d'origine. Celles-ci sont indépassables. Mais l'autoprocréation cumulative de la mutation technologique du monde déborde en permanence les conditions de chacun des actes qui y contribuent et elle traverse seulement des situations sans précédent, devant lesquelles les enseignements de l'expérience sont impuissants. Et même, le cumul comme tel, non content de modifier son origine pour la rendre méconnaissable, peut dévorer la condition fondamentale de toute la série, sa propre présupposition. Tout ceci devrait être voulu dans la volonté de l'acte individuel si celui-ci doit être moralement responsable.

2. Le rôle nouveau du savoir en morale

Dans ces circonstances le savoir devient une obligation prioritaire au-delà de tout ce qui était dans le passé revendiqué comme son rôle, et le savoir doit être du même ordre de grandeur que l'ampleur causale de notre agir. Or le fait qu'il ne *peut* pas réellement être du même ordre de grandeur, ce qui veut dire que le savoir prévisionnel reste en deçà du savoir technique qui donne son pouvoir à notre agir, prend lui-même une signification éthique. Le gouffre entre la force du savoir prévisionnel et le pouvoir du faire engendre un nouveau problème éthique. Reconnaître l'ignorance devient ainsi l'autre versant de l'obligation de savoir et cette reconnaissance devient ainsi une partie de l'éthique qui doit enseigner le contrôle de soi toujours plus nécessaire de notre pouvoir excessif. Nulle éthique antérieure n'avait à prendre en considération la condition globale de la vie humaine et l'avenir loin-

tain et l'existence de l'espèce elle-même. Le fait que l'enjeu présent porte précisément là-dessus exige, pour le dire en un mot, une nouvelle conception [29] des droits et des obligations, dont nulle éthique et nulle métaphysique du passé n'offrent ne fût-ce que les simples principes, sans parler d'une doctrine achevée.

3. Un droit éthique autonome de la nature?

Et si le nouveau type de l'agir humain voulait dire qu'il faut prendre en considération davantage que le seul intérêt « de l'homme » – que notre devoir s'étend plus loin et que la limitation anthropocentrique de toute éthique du passé ne vaut plus? Du moins n'est-il plus dépourvu de sens de demander si l'état de la nature extra-humaine, de la biosphère dans sa totalité et dans ses parties qui sont maintenant soumises à notre pouvoir, n'est pas devenu par le fait même un bien confié à l'homme et qu'elle a quelque chose comme une prétention morale à notre égard – non seulement pour notre propre bien, mais également pour son propre bien et de son propre droit. Si c'était le cas, cela réclamerait une révision non négligeable des fondements de l'éthique. Cela voudrait dire chercher non seulement le bien humain mais également le bien des choses extra-humaines, c'est-à-dire étendre la reconnaissance de « fins en soi » au-delà de la sphère de l'homme et intégrer cette sollicitude dans le concept du bien humain. Aucune éthique du passé (mise à part la religion) ne nous a préparés à ce rôle de chargés d'affaires – et moins encore la conception scientifique dominante de la *nature*. Cette dernière nous refuse même décidément tout droit théorique de penser encore à la nature comme à quelque chose qui mérite le respect puisqu'elle réduit celle-ci à l'indifférence de la nécessité et du hasard et qu'elle l'a

dépouillée de
appel muet qu
ner de la plén
menacée. D
reconnaître la
par la nature
simplement u
pouvons céd
mesure où no
sérieux dans
thèse nous c
conversion d
doctrine de l
trine de l'ét
laquelle en c
fondée. Je n
objet spécula
ouverts à l'id
pas toute la

[31]

IV.
« VC

1. L'ho

Si nous r
interhumain
dans le fait
dépasse les
antérieurs.
comme nou
nécessité et
nité – un m
fins proche
forme de la

dépouillée de toute la dignité des fins. Et pourtant : un appel muet qu'on préserve son intégrité semble émaner de la plénitude du monde de la vie, là où elle est menacée. Devons-nous l'entendre, devons-nous reconnaître la légitimité de sa prétention, sanctionnée par la nature des choses [30] ou devons-nous y voir simplement un sentiment de notre part, auquel nous pouvons céder quand nous le voulons et dans la mesure où nous pouvons nous le permettre ? Prise au sérieux dans ses implications théoriques la première thèse nous obligerait à élargir considérablement la conversion de la pensée mentionnée au-delà de la doctrine de l'agir, c'est-à-dire l'éthique, vers la doctrine de l'être, c'est-à-dire la métaphysique, dans laquelle en dernière instance toute éthique doit être fondée. Je ne veux pas en dire davantage ici de cet objet spéculatif, si ce n'est que nous devrions rester ouverts à l'idée que les sciences de la nature ne livrent pas toute la vérité au sujet de la nature.

[31]

IV. LA TECHNOLOGIE COMME « VOCATION » DE L'HUMANITÉ

1. L'*homo faber* au-dessus de l'*homo sapiens*

Si nous revenons à des considérations strictement interhumaines il y a encore un autre aspect éthique dans le fait que la *technè* en tant qu'effort humain dépasse les fins pragmatiquement limitées des temps antérieurs. Dans ces temps anciens la technique était, comme nous l'avons vu, une concession adéquate à la nécessité et non la route vers le but électif de l'humanité – un moyen avec un degré fini d'adéquation à des fins proches, nettement définies. Aujourd'hui, sous la forme de la technique moderne, la *technè* s'est trans-